

**Zeitschrift:** Cahiers du Musée gruérien  
**Band:** 5 (2005)

**Artikel:** L'"idéal favori" d'Alexandre Daguet ou les pages littéraires de L'Émulation  
**Autor:** Reyff, Simone de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1048202>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 07.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Simone de Reyff** est Maître d'enseignement et de recherche au Département de Français de l'Université de Fribourg. Ses travaux de recherche en littérature française portent sur la poésie, le théâtre et les nouvelles des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

## L'« IDÉAL FAVORI » D'ALEXANDRE DAGUET OU LES PAGES LITTÉRAIRES DE L'ÉMULATION

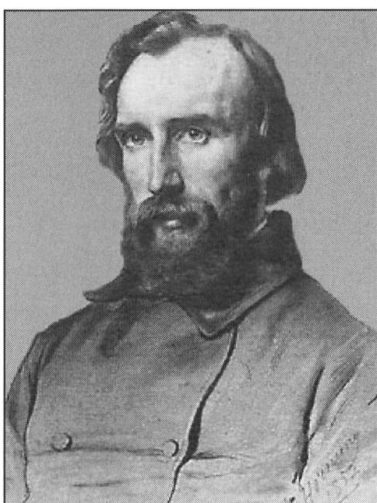
Le lecteur qui parcourt les diverses livraisons de *L'Emulation* à la recherche des témoignages de la vie littéraire n'échappe pas à une première surprise. De tous les grands noms de la littérature française du temps, aucun ne fait l'objet du moindre article. Ni Balzac – *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes* connaissent en 1843 et en 1847 leur édition définitive –, ni Hugo – *Les Châtiments* voit le jour en 1853 –, pas plus que Gautier qui publie la même année ses *Emaux et Camées*, ou Stendhal dont la *Chartreuse de Parme* a fait date en 1839, ne figurent aux sommaires des collections annuelles. On pourrait imaginer à tout le moins une certaine curiosité à l'endroit de George Sand, de passage à Fribourg en 1837<sup>1</sup>, et dont les récits champêtres – *La Mare au Diable*, 1846, *La Petite Fadette*, 1849, *François le Champi*, 1850 – étaient en mesure d'éveiller l'attention des initiateurs de la revue fribourgeoise. Mérimée ne les retient pas davantage, dont certaines nouvelles – *Colomba*, 1840, *Carmen*, 1845 – s'inscrivent elles aussi dans ce cadre local qu'Alexandre Daguet et ses amis semblent pourtant toujours soucieux de privilégier. Quant à la figure tutélaire de Chateaubriand, elle ne fait l'objet que de quelques mentions éparses. Il en va de même de Michelet, dont l'*Histoire de la Révolution française* (1847-1853) aurait pu ne pas laisser indifférents de jeunes lettrés passionnés précisément par l'exploration du passé.

En dépit de ces lacunes pour le moins étonnantes, la littérature est partout présente dans les numéros de *L'Emulation*. Elle apparaît même là où on ne l'attend pas néces-

Aucune mention de Balzac, de Gautier, de Sand ou Mérimée dans «L'Emulation». En dépit de ces lacunes étonnantes, la littérature est partout présente dans la revue.

Parfois, elle apparaît même là où on ne l'attend pas.

<sup>1</sup> Elle y entend les orgues de Mooser en compagnie de Franz Liszt et de Marie d'Agoult, sous la conduite du Genevois Charles Pictet de Rochemont. On peut lire ses impressions dans les *Lettres d'un voyageur* (1837).



Henri-Frédéric Amiel (1821-1881)  
*Mine de plomb par Joseph Hornung,*  
 1852.

- 2 AMIEL, H. F.: *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane et de son avenir*, Genève, 1849, p. 4. Les italiques sont de l'auteur.
- 3 1842-13, «Souvenir des Alpes fribourgeoises», pp. 174-175, précédé d'une notice signée D[aguët], rédigée sur la base de réminiscences personnelles.
- 4 Il y aurait une étude à entreprendre sur la personnalité curieuse d'Eulalie de Senancour, restée fidèle à ses origines fribourgeoises. On se souvient que l'auteur d'*Oberman* avait épousé Marie-Françoise Daguët, dont Alexandre est un parent éloigné. Ces liens familiaux avec l'initiateur de la revue n'expliquent néanmoins pas tout. La correspondance d'Eulalie avec son cousin Eggis, père du poète, procure un éclairage précieux sur cette femme de lettres dont les talents limités sont compensés par une force de caractère et une générosité peu communes. Voir *Correspondance d'Eulalie de Senancour avec Augustin et Etienne Eggis, Josué Labastrou*, transcrite et annotée par J.J. d'Eggis, précédée d'une «Notice sur Eulalie de Senancour» par Ad. P. d'Eggis, s. l., 1998.

sairement: il n'est pas rare, par exemple, de trouver sous la rubrique «Littérature» ou «Chronique littéraire» une notice bibliographique relative à un ouvrage de géographie, le portrait d'une figure historique ou une anecdote empruntée à la chronique locale. C'est que le terme de littérature s'entend encore couramment, à cette époque, dans le sens compréhensif que présuppose la formule: «avoir de la littérature». Dans son bilan de la culture contemporaine en Suisse «romane», Amiel propose une définition qui, nous le verrons dans ces quelques pages, rencontre de manière très précise cette conception large de la littérature: «La littérature, dans son sens le plus étendu, est *la vie nationale en tant que manifestée par la parole écrite*»<sup>2</sup>. L'histoire, la philosophie, l'éloquence, aussi bien que les sciences naturelles et sociales appartiennent donc encore, de droit, au fait littéraire.

Cet état d'esprit n'exclut pas cependant une acception plus circonscrite de la littérature, voisine de ce que nous entendons approximativement aujourd'hui sous ce terme. Conformément à la majorité des publications périodiques de cette époque, *L'Emulation* reflète cette production sous trois rubriques plus ou moins distinctes: l'ouverture à la création originale – poésie, nouvelles, essais –; la reprise de textes déjà publiés; enfin, l'information adressée aux lecteurs et le commentaire critique. Les limites de cette enquête provisoire ne permettent pas un compte-rendu exhaustif de l'ample récolte textuelle répertoriée dans ces diverses catégories. Signalons à tout le moins, au registre des œuvres reproduites, la présence répétée de Senancour. Il apparaît dès la seconde année, à travers une page d'*Oberman* relatant la cueillette des fraises à «Tchupru»<sup>3</sup>. Le volume suivant fera place à un extrait des *Libres Méditations*, vraisemblablement à la requête de la fille de l'écrivain, qui proteste auprès du rédacteur contre son interprétation négative de l'attitude religieuse de son père. A compter de cette mise au point, Eulalie de Senancour, qui alimente à cette époque quelques magazines parisiens à clientèle féminine, deviendra une collaboratrice très régulière de la revue fribourgeoise<sup>4</sup>.

Si les responsables de *L'Emulation* prennent aussi en compte la littérature dans son acception restreinte, il est d'autant plus étrange de constater leur indifférence à l'endroit d'auteurs unanimement célébrés par leurs contemporains. Faut-il imaginer la vie culturelle fribourgeoise si isolée que ses meilleurs représentants ignorent ce qui s'écrit en France? On a peine à se résigner à une telle explication, qui frise la caricature, voire l'in vraisemblance. D'autant que, s'il fallait vraiment apporter la preuve que Fribourg n'est pas en Béotie, on trouverait aisément chez Alexandre Daguët le témoignage d'un intérêt mani-

feste pour les lettres françaises. Evoquant les débuts de la Société d'Études, il signale de longues séances passées à commenter le troisième volume de la *Chrestomathie* d'Alexandre Vinet<sup>5</sup>. Or, en dépit de la vocation scolaire qui impose à ce recueil certaines limites dans la sélection des morceaux choisis, les auteurs contemporains y ont une place non négligeable aux côtés des classiques. S'ils y retrouvent plus d'une page familière de Corneille, Racine ou Boileau, les anciens élèves des Jésuites peuvent également, sous la conduite du guide lausannois, s'initier aux saveurs plus neuves des Vigny, Lamartine, Musset, Nodier, pour ne nommer que quelques représentants du Romantisme. Davantage encore, Vinet se plaît aux comparaisons, voire aux parallèles propres à mettre en valeur le génie des générations nouvelles. Inscrivant par exemple côte à côte les portraits de Jacques II brossés par Voltaire et Chateaubriand, il n'a de cesse de souligner chez le second une gravité que l'on chercherait en vain dans *Le Siècle de Louis XIV*. Encore que son regard sur la modernité ne soit pas dépourvu de réserves, Vinet a su faire goûter à son public jeune et moins jeune ce qu'il appelle déjà «l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle»<sup>6</sup>.

Mais s'ils connaissent et apprécient les écrivains français de leur temps, comment expliquer que les promoteurs de la revue fribourgeoise n'en laissent rien transparaître aux yeux de leurs abonnés? Où trouver les raisons d'un silence selon toute évidence délibéré, et peut-être même stratégique? A défaut d'examiner sous cet angle les manifestations nombreuses et parfois très contrastées de la littérature que présente *L'Emulation*, nous nous proposons de l'interroger par priorité dans ses formes les plus saillantes: la poésie, les récits de voyage et le discours critique.

### «La poésie comme nous l'aimons»

Suivant un usage assez répandu dans la littérature périodique de la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, *L'Emulation* rehausse régulièrement ses livraisons d'un morceau de poésie, systématiquement imprimé sur le dernier feuillet, ce qui lui confère à la fois une visibilité certaine et un caractère non moins évident de pièce annexe. Cette pratique est loin toutefois de s'instituer en règle absolue. En parcourant les deux collections successives, on s'avise au contraire que certaines années sont relativement pauvres en illustrations poétiques. Dès le volume 1841-42, les vers doivent par trois fois céder la place au «Recueil des locutions vicieuses»<sup>7</sup>. En 1844, seules six livraisons sur vingt-quatre font une place à la poésie. Il est vrai que cette année se révèle plutôt faste en matières «sérieuses», agronomie ou industrie, ce qui laisserait



René de Chateaubriand (1768-1848)

5 «Notice sur la vie et les travaux de la Société d'Études de Fribourg, depuis sa fondation en 1838 jusqu'en 1854», in *L'Emulation*, 1854, p. 13.

6 *Chrestomathie française ou choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français*, Bruxelles, 1849 (5<sup>e</sup> édition), pp. 203-213.



entendre que la poésie reste malgré tout l'invitée de la dernière heure. Une note des éditeurs déplore pourtant cette maigre moisson, souhaitant qu'à l'avenir «les hommes de lettres pourront de nouveau consacrer quelques moments de loisirs à des productions qui jettent un si vif éclat sur le pays»<sup>8</sup>. Les volumes ultérieurs attestent cette recherche d'équilibre qui, en moyenne, dote une livraison sur deux d'un espace consacré aux vers. Il est à noter que cette section tend à gagner en importance dans les derniers volumes, ce qui n'est du reste pas sans rapport avec le manque endémique de copies dont se plaint à cette époque la rédaction.

Comment évaluer cette production où alternent des auteurs plus ou moins aisés à identifier? Aux collaborateurs réguliers de la première période, Louis Bornet, Pierre Sciobéret et Nicolas Glasson, succédera dès 1852, avec Napoléon Vernier et Xavier Kohler, le groupe des Jurassiens dominé par la personnalité du Franc-comtois Maxime Buchon, ancien condisciple de Daguet, poète et traducteur confirmé. Entre ces noms coutumiers se glissent tour à tour quelques signatures tantôt nettement plus illustres, Henri-Frédéric Amiel, Charles-Louis de Bons ou Richard d'Orbe<sup>9</sup>, tantôt réduites à d'énigmatiques initiales. La disparité des auteurs, leur enracinement résolument provincial joint au caractère souvent occasionnel de leur engagement littéraire ne condamnent pas d'office cette production à la gaucherie. Nous sommes à une époque où le programme ordinaire d'un collégien inclut la pratique des vers, et si l'on peut admettre sans hésitation que les pourvoyeurs de *L'Emulation* manquent tous de véritable génie, leurs compétences techniques font honneur à cet apprentissage initial. Ces vers, souvent faciles, parfois empreints d'un sentimentalisme un peu pesant, sont en effet rarement maladroits. L'habileté acquise sur les bancs du collège triomphe dans un goût affiché pour les formes parodiques: ainsi Daguet, réécrivant Racine<sup>10</sup> à sa manière, ou Bornet empruntant à La Fontaine non seulement le genre de la fable, mais certaines tournures malicieuses où se love naturellement la satire<sup>11</sup>. Dans un registre plus grave, le même Louis Bornet propose une paraphrase des *Lamentations* de Jérémie dont l'ordonnance parfaitement symétrique, chaque verset étant rendu par un quatrain, respire une harmonie certaine<sup>12</sup>. Cette attention à la forme s'inscrit dans le regard que l'on porte sur les compositions de ses pairs. Tout en relevant dans l'œuvre de Maxime Buchon quelques vers «un peu durs à l'oreille», Xavier Kohler, par exemple, salue chez son ami la vigueur et la couleur d'un style heureusement inspiré: «Il a de plus cette marche large et fortement accentuée qui distingue les belles pièces des *Rayons et des Ombres* de M. V. Hugo»<sup>13</sup>.

7 1841-42, n° 9, 10 et 14. Cette rubrique, dont les origines remontent aux travaux de la Société d'Etudes, a pour mission d'expurger la langue des Fribourgeois de tous les idiotismes issus du patois, de la proximité de l'allemand ou de la persistance des usages anciens. Cet acharnement puriste tranche curieusement avec l'idéologie régionaliste qui préside, comme nous allons le voir, à la plupart des choix littéraires.

8 1844, p. 352.

9 Historien et homme politique du Valais, Charles de Bons dédie un poème à son collègue Daguet (1854, n° 8). Albert Richard, célèbre pour son inspiration patriotique, figure parmi les représentants notables de la littérature romande de l'époque. Voir FRANCILLON, R. et al.: *Histoire de la Littérature en Suisse romande*, Lausanne, Payot, vol. 2, 1997, p. 40.

10 1854, pp. 290-308

11 *Le Taureau et le chien*, 1852, pp. 138-139; voir également VERCHÈRE, I. A.: *Les Saints et la vache*, 1855, n° 3. Les fabulistes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont tous été plus ou moins tributaires du grand modèle, ce qu'atteste encore la représentation très abondante de ce genre dans l'*Almanach des Muses*.

12 1852, pp. 138-139.

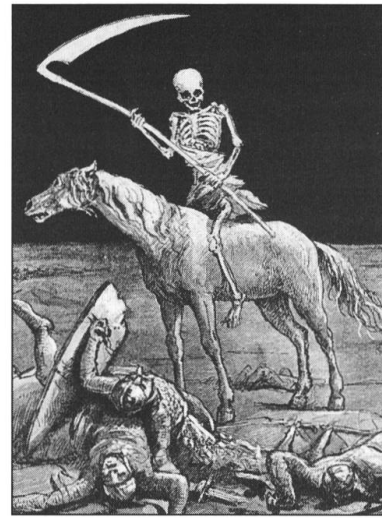
13 1846, 6, p. 94.

Cette référence à un Hugo au seuil de sa maturité créatrice – *Les Rayons et les Ombres* date de 1840 – traduit l'ancrage de la majorité de ces auteurs dans un environnement culturel dont ils reflètent abondamment les thèmes de prédilection. L'inspiration dominante de ces textes privilégie en effet une série de motifs consacrés que reflètent des titres sans surprise: de *La Cloche de l'agonie* à *L'Automne* (N. Glesson), de *La Mélancolie*, «vers composés dans un cimetière» (Ed. Servan de Sugny) à *La Tempête*, «idylle américaine» (M. Buchon), on assiste au défilé prévisible des accessoires obligés du magasin romantique. Réduit dans la majorité des cas à ses procédés les plus visibles, ce romantisme de convention ne mériterait guère qu'on s'y attarde, si ce n'est à travers quelques variantes plus singulières.

Dans le sillage de la première génération romantique, soucieuse d'opposer aux artifices de la raison classique une inspiration plus originale, parce que plus «primitive»<sup>14</sup>, les poètes de *L'Emulation* se révèlent particulièrement accueillants aux réminiscences de la période médiévale. Moyen Age plus fictif qu'historique, faut-il le préciser, dont la chronologie délibérément vague se fond dans un climat d'héroïsme et de galanterie. Ce phantasme se concrétise en quelques images caractéristiques: Berthe, la reine à la quenouille<sup>15</sup>, la «coquille» qui voit le comte de Gruyère entraîner son peuple dans la danse jusqu'aux confins de Gessenay<sup>16</sup>, Chalamala, le fou trop clairvoyant<sup>17</sup>, les malheurs de Madeleine de Miolans la délaissée<sup>18</sup>, ou encore cette anonyme «chevalière» dont la silhouette se glisse entre la raideur des poncifs et la fausse élégance de tournures lexicales recherchées:

C'est une déité chaste et mélancolique  
Qui penche un front large et serein  
Et pour amant a le Germain;  
Elle suspend sa lyre et son écharpe aulique,  
En murmurant à demi-voix:  
A vous, rameaux des bois<sup>19</sup>.

Ces figures d'un Moyen Age familier et populaire ont été, on le sait, inscrites dans la légende par les soins du doyen Bridel, qui réunissait à travers elles les séductions d'un monde ancien, assimilé à une forme d'âge d'or, et les charmes du terroir<sup>20</sup>. Cette conjonction de la nostalgie d'un temps idyllique et de la célébration du particularisme local s'inscrit parfaitement dans le prolongement de l'idéologie helvétiste, dont Bridel fut à la fois un relais essentiel et un propagateur efficace.



La mort, un des «accessoires obligés du magasin romantique».

Gravure de Joseph Reichlen (détail).

<sup>14</sup> Voir notamment BÉNICHOU, Paul: *Le Sacre de l'Ecrivain*, (1973), rééd. collection Quarto Gallimard, 2004, p. 58.

<sup>15</sup> 1846, 16, p. 255-256. La signature «Fx. C.» correspond, dit une note, à un membre de la Société d'Histoire de la Suisse romande. L'évocation de la mythique souveraine appelle les inévitables archaïsmes lexicaux (*guerdon*, *solette*), occasionnellement mués en allégorie (*Jactance*).

<sup>16</sup> SCIOBÉRET, P., 1853, n° 9. Le terme de «coquille» pour désigner la spirale des danseurs remonte au doyen Bridel, qui a popularisé cette légende.

<sup>17</sup> KOHLER, X., 1846, 19, p. 302-304, qui dédie «à [son] ami Daguet» l'évocation du «gai ménestrel».

<sup>18</sup> MAJEUX, A., 1855, p. 126. Cette complainte mélancolique se présente comme une parodie de moyen français, aussi maladroite que peu convaincante du point de vue linguistique: «Moult belle estoit icelle en cestuy hault chastel».

<sup>19</sup> STERROZ, Joseph, 1846, n° 5. Le terme de *chevalière*, non attesté dans les dictionnaires de l'époque, figure à plus d'une reprise chez divers auteurs de *L'Emulation* pour désigner une amazone.

Exalté à la faveur de l'alibi médiéval<sup>21</sup>, l'attachement au petit pays s'exprime également sous des formes à la fois plus discrètes et plus spontanées. Telle est, entre maints exemples, la complainte de la malheureuse bannie à jamais de sa maison natale, qui permet à Nicolas Glasson d'évoquer dans un registre très affectif la Léchère de son enfance<sup>22</sup>. Alors que les Gruériens s'attachent par priorité à la représentation de lieux pittoresques ou légendaires, le tilleul de Bulle, la Trême<sup>23</sup>, le Jurassien Maxime Buchon capte l'esprit de sa région au travers des petits métiers, le fruitier, le marchand de paniers, le chaudronnier et le compagnon menuisier, dont les portraits à la limite de la caricature sont pour lui l'occasion d'exercer une verve joviale ponctuée de détails réalistes<sup>24</sup>.

La multiplication de ces esquisses locales répond à un projet explicite. Aux encouragements que lui prodigue Hubert Charles, Nicolas Glasson répond par une manière de profession de foi poétique dont l'emphase un peu dérisoire ne compromet nullement la détermination :

Je chanterai nos prés, nos troupeaux, nos guérets,  
Nos arts, notre industrie, et surtout le progrès.  
Je n'aurai pas besoin de thème fantastique,  
Tout est thème chez nous, car tout est poétique<sup>25</sup>.

La formulation d'un tel programme mérite qu'on s'y attarde un instant. On notera d'abord le paradoxe d'un choix lexical en contradiction parfaite avec la mission de chanter le pays natal. Qui à propos de la Gruyère a jamais parlé de «guérets»? Ce vocable consacré de la veine pastorale d'Ancien Régime introduit, dans ce contexte, une dissonance qui en dit long sur le malaise du jeune poète. Formé à l'imitation des classiques<sup>26</sup>, il ne dispose ni de l'expérience, ni du talent nécessaires à l'invention d'une voie originale. Un tel paradoxe, largement partagé par les émules de la Muse régionale, explique les limites d'une expérience poétique dont la bonne foi ne saurait être mise en cause. Paradoxe que ne contribue pas nécessairement à atténuer la confiance accordée aux ressources naturelles d'un pays où «tout est poétique», assortie au rejet catégorique d'une inspiration différente, qualifiée sans ménagement de «thème fantastique». Une telle assurance dans le refus ne cacherait-elle pas quelque incertitude? Ces remarques toutefois ne récusent nullement la prise de conscience d'un devoir de célébration nationale, auquel chaque poète souscrira à sa manière. On devine à certains effets l'omniprésence d'un mot d'ordre implicite auquel il n'est manifestement pas facile d'échapper. Lorsque, sous le pseudo-

**20** Dans la recension de la biographie du doyen Bridel due aux soins de Louis Vulliémmin (1854, p. 370-377), A. Daguët évoque avec reconnaissance l'intérêt que vouait à la Gruyère le rédacteur des *Etrennes helvétiques*, grâce auquel certaines figures historiques se virent rapidement muées en emblèmes.

**21** Signalons encore, dans ce registre, *Le Départ de Michel* d'Hubert Charles (1841-42, p. 22) et *Les Cent Gruériens* à travers lesquels Louis Bornet évoque l'expédition des Gruériens à Jérusalem (1842-42, p. 176).

**22** *Retour*, 1841-42, 22.

**23** GLASSON, N.: *Stances au Tilleul de Bulle*, 1842-13, p. 144; SCIOBÉRET, P.: *La Trême*, 1553, p. 29-30.

**24** Publiés dans *L'Émulation* entre 1852 et 1856, ces pièces feront l'objet d'un recueil aux visées esthétiques cohérentes, *Les Idylles jurassiennes*.

**25** 1841-42, 3, p. 8. L'enthousiasme d'H. Charles est éveillé par la fameuse *Ode à ma faux*, publiée dans le premier numéro de *L'Émulation*, et qui sera perçue par la suite non seulement comme la manifestation la plus évidente du talent de celui que Daguët appelle «Le Lamartine fribourgeois» (1856, p. 98), mais plus souvent encore comme l'emblème de tout un mouvement poétique.

**26** H. Charles, que rien n'effraie, conseille à son disciple les modèles «du barde d'Écosse et du chantre d'Hélène» ... (Ossian et Homère, 1841-42, 2, p. 8.)

nyme de «Bruno», Ignace Baron risque son premier essai poétique, *Le Chevrier du village*, il s'attire, sous la forme d'un «souhait» de l'éditeur, une remontrance caractérisée: «Que M. Bruno soit plus national, plus fribourgeois dans le choix du nom de ses héros et plus fidèle dans certains détails à la couleur locale. Ses tableaux champêtres y gagneraient, croyons-nous, en vraisemblance et en originalité»<sup>27</sup>.

Cependant, si les poètes de *L'Emulation* se replient volontiers sur l'expression d'un monde familial, ils ne peuvent ignorer les limites inhérentes à un tel projet. Est-ce pour se donner un peu d'air, ou au contraire pour souligner le prix de leur objet d'élection, que certains d'entre eux tentent d'établir entre la petite patrie et le plus vaste monde des liens pour le moins inopinés? Dans un fragment lyrique en alexandrins intitulé *Gruyérienne*, Joseph Sterroz imagine Lord Byron, contemplant du sommet du Moléson le vaste panorama que lui révèle la lumière du soleil levant. Oscillant entre la silhouette du Mont-Blanc et les crêtes du Jura, son regard se pose bientôt sur des espaces plus circonscrits, tel «ce donjon, noyau de la Gruyère», ou «Bulle charmant, / Avec [ses] frais tilleuls, [son] haut clocher d'argent». Comme on s'en doute, ce sont ces images empreintes à la fois de charme et de sérénité qui entraînent l'adhésion du poète de *Child Harold*: «Il dit: 'Oui cette vue est belle comme un rêve'». Cette mise en scène littéraire bien saugrenue a-t-elle valu à son auteur l'approbation du public fribourgeois? Le fait est qu'il remet l'idée sur le métier dans un second poème où le même Byron, navigant sur le Léman, échappe à grand peine à la tempête qui l'assaille<sup>28</sup>. Dans un tout autre registre, Louis Bornet propose avec *Le Rélin* «une imitation libre du *Renouveau* de Charles d'Orléans». Il s'agit du célèbre Rondeau XXXI dont le quatrain initial s'élargit en sizain sous la plume du patoisant:

Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluye,  
Et s'est vestu de brouderie,  
De soleil luyant, cler et beau. [...]

Chû le quiétzeret dou vani  
Le Tin lia léchi chon manti  
D'oura, dé liêchire et dé pliodze:  
A l'herba la vatze et la modze!  
Y lia betâ chon bredzon nau  
De bon rélin et dé chalau. [...]<sup>29</sup>

Les deux vers ajoutés ne s'expliquent sans doute pas uniquement pas les exigences de la rime –



George Gordon Byron (1788-1824)

<sup>27</sup> 1842, p. 372-378. Baron donne à son chevrier le nom de Pierrot, apparemment impropre à refléter la «couleur locale» fribourgeoise.

<sup>28</sup> 1853, p. 346-351; 1855, p. 285-286. J. Sterroz, dont les contributions poétiques à *L'Emulation* sont tardives et assez épisodiques, n'a pas les honneurs de la *Revue des principaux écrivains de la Suisse française*, Fribourg, 1857, d'A. Daguet. Ce dernier lui accorde une simple mention dans la «Revue des dernières publications fribourgeoises», 1855, p. 254.

la *pliodze* appelant presque fatalement la *modze*. Ils répondent tout aussi bien à une tentative d'acclimatation qui ne va du reste pas sans quelque embarras. Toutefois cette transposition d'une esthétique raffinée et trompeusement naïve dans la rusticité des mœurs alpestres ne semble pas inquiéter outre mesure un auteur qui, en d'autres circonstances, se révèle un lettré sensible. Il est certes permis de sourire devant ce duc d'Orléans revêtu du *bredzon*, à condition toutefois de ne pas méconnaître l'état d'esprit qui préside à une telle expérience, et dont l'ingénuité ne se départit pas d'une cohérence certaine.

De cette abondante floraison poétique disséminée au fil d'une décennie, un seul témoin, Etienne Eggis, recueillera l'intérêt de la postérité. A l'inverse des autres auteurs, il n'a sans doute jamais proposé ses essais à *L'Emulation*. C'est à travers le compte rendu de son premier recueil, *En causant avec la Lune*, qu'il y fait son apparition en 1852. Les six pages que consacre X. Kohler à cet ouvrage frappent par une sévérité qui les situe plus près du réquisitoire que des traditionnelles notes de lecture. Il vaut la peine de s'arrêter un instant à ce jugement très significatif de l'état d'esprit qui réunit les collaborateurs de *L'Emulation*. La déception du chroniqueur s'explique en effet largement par la nature de ses attentes. En sa qualité de Fribourgeois, Eggis n'allait pas manquer, dans l'esprit de Kohler, de chanter «les buissons touffus qui bordent la Sarine», «les gorges majestueuses du Gottéron», «la cathédrale, que l'orgue du grand Mooser [inonde] d'harmonie». Hélas, le jeune homme a préféré développer son talent sous des cieux étrangers, au point de saturer son inspiration à la fois du «nébulisme» germanique et de la «manière fantastique du romantisme français». Les verdicts d'une critique résolument normative fondent par conséquent, sans excès d'indulgence, sur l'œuvre du débutant: sa prosodie s'avère souvent défectueuse, et la facture générale de ses poèmes se ressent de l'absence de détermination et de «principes». Cependant, s'il n'accorde pas une place suffisante à son pays de Fribourg, si ses conceptions religieuses sont peu chrétiennes, s'il manque souvent de discrétion dans l'évocation de scènes amoureuses, Eggis a su, à l'occasion, saisir le ton juste. Telles pièces consacrées au souvenir de sa mère ou à la mort prématurée de ses frères jumeaux trouvent grâce aux yeux du critique: «Voilà la poésie comme nous l'aimons. C'est la poésie du cœur, toute de verve et d'inspiration...»<sup>30</sup>. L'année suivante, c'est Alexandre Daguet qui prend en charge le nouveau recueil poétique, *Voyages du pays du cœur*, de son compatriote et parent lointain. Le ton est plus agressif encore, mais le propos reste inchangé: cette

29 D'ORLÉANS, Charles, *Poésies*, éd. Pierre Champion, Paris, Champion, 1971, vol. 2, p. 307-308. *L'Emulation* 1854, p. 352.



poésie «excentrique, échevelée, prétentieuse», ne répond pas aux espérances qu'avait suscitées le premier volume. On ne saurait contester au jeune Eggis un talent certain, mais il est hypothéqué par un manque de rigueur endémique ainsi que par une tendance au narcissisme et un goût prononcé pour les thèmes licencieux. Il n'en reste pas moins que ce «fils ingrat, qui préfère [à sa patrie] les bords de la Seine ou les plaines monotones de la Bavière» a tout de même consacré à la Gruyère quelques vers dignes d'être cités. Dont acte<sup>31</sup>. Une fois encore, Eggis se voit récupéré en dernier recours à la faveur des traits d'inspiration que les rédacteurs de *L'Emulation* estiment récupérables, à savoir la sensibilité familiale et la veine patriotique. Cette double réaction, dont la concordance n'est pas nécessairement concertée, nous apparaît comme l'évidente confirmation des tendances appréciées chez les poètes que la revue accueille sans réserve. En d'autres termes, l'indépendance esthétique et morale qui, à quelques exceptions près, caractérise l'œuvre du transfuge se donne comme le reflet négatif de l'allégeance implicitement réclamée aux poètes par une rédaction dont les vues littéraires restent encore tributaires de l'idéal «helvétiste». Mais comment concilier ce réflexe de repli avec une ouverture largement consentie ailleurs, tant à travers les récits de voyage qu'à la faveur d'un intérêt manifeste pour les littératures étrangère? Il est temps de se pencher sur ce nouveau paradoxe.

### «Le Fribourgeois voyage»

Ce constat, par lequel Daguet introduit une chronique algérienne du Dr Berchtold, se retrouve en filigrane des liminaires introduisant les personnalités fribourgeoises auxquelles *L'Emulation* demande de rapporter leurs expériences étrangères. Ils sont nombreux en effet ceux que leurs études ou leur carrière professionnelle envoient dans diverses contrées d'Europe, voire au-delà, et l'on pressent la sympathie spontanée qu'ils suscitent auprès de la rédaction. Non seulement leurs contributions présentent un gage d'ouverture, mais ils incarnent eux-mêmes l'esprit d'entreprise que cherche précisément à promouvoir la revue. Il se trouve par ailleurs que, sous leurs allures diverses et parfois très contrastées, notes impromptues ou souvenirs réajustés aux exigences de la publication, ces textes correspondent à un genre littéraire qui, pour n'en être pas à ses premiers essais, se révèle particulièrement en vogue à cette époque. Sur les traces de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811; *Voyage en Amérique*, 1827), la plupart des écrivains français chercheront dans le dépaysement une expérience susceptible de renouveler leur inspiration. L'Orient, révélé-



Scène bucolique en Gruyère. Gravure., vers 1840 (détail).

**30** 1853, p. 121-127. Sur Eggis, on consultera l'anthologie introduite par Martin Nicoulin et Michel Colliard, *Etienne Eggis, poète et écrivain*, 1830-1867, Fribourg, Ed. de la Sarine, 1980. La correspondance d'Eulalie de Senancour, mentionnée supra note 4, contient plus d'une lettre de l'épistolière à son jeune cousin, le mettant en garde contre les déconvenues et les misères qui l'attendent à Paris. En lui conseillant de demeurer dans son pays, Eulalie rejoint indirectement l'attitude des promoteurs de *L'Emulation*.

**31** 1853, p. 61-62. En 1856 – acquit de conscience ou faute de copie? – paraîtra un poème d'Eggis, *Le doute amer* (p. 288) auquel H. Thorin répondra quelques semaines plus tard par un texte «imité de Schiller», *L'Espérance*: «De nos âmes, amis, chassons le doute amer». Même en cette période difficile, la rédaction semble mettre tout en œuvre pour qu'Eggis n'ait pas le dernier mot...





L'église de Vassili Blajennoi, à Moscou.  
Illustration tirée de TISSOT, Victor, La  
Russie et les Russes, Plon, Paris, 1884.

- 32** «Lettres d'un Fribourgeois sur l'Ukraine», 1841-42, 1, p. 7; 2, p. 6-7; 15, p. 5; 16, p. 3; ainsi que 1856, p. 97 sq. et 129 sq.
- 33** 1842-14, 4, p. 28 sq.; 5, p. 41-46.
- 34** 1853, p. 102 sq.; 143, sq.; 167 sq.; 264 sq.
- 35** «Les fêtes de Pâques à Moscou. Esquisses russes par un Fribourgeois», 1844-45, 2, p. 24-32; 13, p. 202-205; 14, p. 217 sq.; 18, p. 267 sq.
- 36** «Le Hauran» 1842-43, 14, p. 107-108; 17, p. 131-132.
- 37** «Souvenirs de Constantinople» 1853, p. 275 sq.; 311 sq.; 329 sq.
- 38** «Lettre d'un Fribourgeois missionnaire à Constantinople (1722)», présentée par A. Daguet, 1856, p. 289-298.

lé dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle par Chardin et Bernier, garde son ascendant. Après Flaubert (1849-50) et Nerval (1851), il inspirera à Gobineau des méditations où se conjuguent la science du passé et l'intuition du présent (*Trois ans en Asie, de 1855 à 1858*). Plus près de nous l'Italie qu'avaient illustrée au siècle précédent les délicieuses *Lettres* du Président de Brosses, reste naturellement une destination privilégiée (Stendhal, Gautier, Taine). On peut y associer les prestiges de l'Espagne (Mérimée, Gautier). La Russie, révélée en 1843 par le baron de Custine, attirera encore Théophile Gautier en 1872. Selon toute vraisemblance, les Fribourgeois voyageurs ont rarement été en mesure d'organiser leurs itinéraires suivant leur seul bon plaisir. Il est d'autant plus curieux de retrouver les destinations «classiques» dans la littérature de voyage publiée par *L'Emulation*. Comme si certains lieux d'élection se conjuguèrent miraculeusement avec les occasions à prendre.

L'Europe de l'Est apparaît comme une des contrées les plus souvent évoquées, avec les souvenirs d'Ukraine de Berchtold<sup>32</sup>, le «Trajet de Breslau à Cracovie» de Bornet<sup>33</sup>, les notes du chancelier Marro sur sa jeunesse en Pologne et en Russie<sup>34</sup>, et la description «ethnographique» des fêtes de Pâques à Moscou procurée par Adrien Grivet<sup>35</sup>. L'Orient est lui aussi régulièrement à l'ordre du jour, avec les paysages de Syrie que brosse Ferdinand Perrier<sup>36</sup>, les vues de Constantinople finement crayonnées par le diplomate Vincent Berthoud<sup>37</sup>, et la reprise d'une lettre du missionnaire Jacques Gachoud, qui fut au XVIII<sup>e</sup> siècle aumônier des galériens tenus en captivité par les Turcs<sup>38</sup>. Même s'il est largement favorisé par les circonstances, cet accent sur l'exotisme n'est pas sans incidence sur les autres contributions. Comment, après ces explorateurs du grand large, prétendre intéresser le public avec la relation d'un simple séjour en Italie? Les précautions oratoires s'imposent: «Quelle est la personne qui ne connaît pas Naples, soit pour y avoir été, soit pour en avoir lu plusieurs descriptions?»<sup>39</sup> De même, si le Dr Berchtold ose parler de Rome après Chateaubriand, Mme de Staël, Byron, Alfieri et Bonstetten, c'est qu'il accordera plus de poids à ses expériences singulières qu'à la description des monuments<sup>40</sup>. Quant à l'aire germanique, elle demeure un passage obligé pour la plupart des jeunes gens soucieux de poursuivre leurs études. C'est ainsi qu'Ernest Stöcklin se retrouve à Vienne<sup>41</sup> et Pierre Sciobéret à Berlin<sup>42</sup>.

S'ils ont en commun l'expérience du voyage, ces textes présentent une très grande variété de points de vue. De la description objective qui, à l'occasion, se laisse guider par un écrit antérieur, aux anecdotes personnelles, parfois à la limite de la confidence, toutes les variantes sont possibles. Chez

Bornet, par exemple, le récit enjoué, entrecoupé de pièces versifiées à la manière des modèles anciens – La Fontaine, Chapelle et Bachaumont – favorise les scènes de genre ponctuées de notes ironiques. Berchtold affectionne lui aussi la narration spontanée d'incidents à la fois saisissants et révélateurs, qui lui permettent ensuite d'engager diverses remarques. Cette dimension réflexive est presque toujours présente, même chez les auteurs les plus soucieux de pittoresque. Il y aurait beaucoup à dire sur ces regards alternés au gré desquels les mêmes réalités changent totalement d'aspect. Ainsi la condition du Juif en Orient ou en Russie. Pour Berthoud, qui le regarde avec un intérêt distancé, le Juif est tout simplement le commerçant par excellence. Marro en revanche loue avec enthousiasme ce travailleur dur à la tâche, d'une honnêteté parfaite, dont il a pu vérifier la généreuse hospitalité, tandis que Bornet jette sur les Juifs de Pologne un regard désabusé, non dépourvu de certains préjugés. A l'inverse, la condition servile des paysans slave équivaut pour tous les témoins à une sorte de choc moral, que sanctionne une réprobation unanime.

Il est un autre trait commun à tous nos voyageurs: si passionnante que soit pour eux l'expérience d'horizons à découvrir, l'image du pays natal imprègne en permanence leur esprit. Face à un environnement inattendu, elle sera le repère qui permet non seulement d'éveiller l'imaginaire des compatriotes, mais peut-être aussi de s'expliquer à soi-même l'objet nouveau. Telle est, par exemple, la réaction de Sciobéret lors de sa première confrontation avec la mer: «Je voyais [...] s'élever les vagues comme autant de têtes qui chantaient à plein gosier un récitatif mélancolique, une mélodie de même nature, mais plus grandiose, que les gémissements des vents dans les forêts, que le bruit du torrent modulé par la brise, que le crépitement de la pluie sur les bardeaux du chalet». Le même réflexe s'impose dans l'observation des mœurs allochtones: «Il y avait ce jour-là foire à Mschtschensk, note Marro, et il me sembla être à une de ces foires de nos petites villes, où les plus fortes affaires se font en *biscome* et en boissons». Ces parallèles de surface s'élargissent, chez certains esprits, en considérations plus fondées. Ainsi Berchtold établit-il un lien entre l'Ukraine, dont les populations d'origine diverses ont dû s'unir pour résister à leurs puissants voisins, et la Confédération helvétique. Bornet traduit une intuition semblable en termes nettement plus lyriques: «Pologne, Helvétie, temps anciens et modernes, gloires de tous les âges, pourquoi vous séparer? Tell! Kosciuszko<sup>43</sup>! Winkelried! mon cœur aime à vous réunir». De même que prendre la route peut s'avérer un moyen de se



*Le Juif polonais, un archétype de la littérature de voyage dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Illustration tirée de TISSOT, Victor, La Russie et les Russes, Plon, Paris, 1884.*

- 39** Louis Lambossy, «Souvenirs d'Italie. Naples», 1856, p. 91.
- 40** «Rome», 1842-43, 5, p. 38-41 ; 1855, p. 19 sq ; 97 sq. L'homme de science à l'esprit libéral décrit l'entrevue qui lui fut ménagée contre son gré avec Grégoire XVI, et qui lui valut de baiser la mule du pape ... «Je finis par me demander qui était le plus à plaindre, du mortel condamné à recevoir de pareils hommages, ou de celui qui les rend.», 1853, p. 23.
- 41** «Une page de mon album de voyage», 1853, p. 241-247.
- 42** «L'île de Rügen. Souvenirs de l'Université», 1854, p. 312 sq; 353 sq. Juste Olivier souligne, tout en déplorant cet usage, que les étudiants suisses se rendent en Allemagne plutôt qu'en France, afin de bénéficier de l'apprentissage de la langue. («Mouvement intellectuel de la Suisse», *Revue des Deux Mondes*, 6, 1844, p. 572 sq.)

connaître, quitter sa patrie équivaut parfois à en acquérir une révélation plus riche et plus profonde.

### «Le plus grand des écrivains est celui qui se fait peuple»

L'invitation au voyage se prolonge dans l'ouverture à la littérature étrangère, tant par le biais des fragments traduits qu'à la faveur de l'information critique. Nous ne mentionnons qu'en passant la traduction de *Taras Boûlba*, présentée en détail dans ce volume, et qui est peut-être à mettre en relation avec l'intérêt du Dr Berchtold pour les Cosaques Zaporogues. Parmi les cultures les mieux représentées figure l'Angleterre: Hubert Charles adapte dès 1841 une romance tirée du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith<sup>44</sup>; dans la seconde série de *L'Emulation*, le Genevois Isaac Antoine Verchère présente un bilan de la littérature anglo-saxonne contemporaine<sup>45</sup>: aux auteurs de premier plan que sont à cette époque Dickens, Irving et Thackeray, il adjoint quelques plumes plus modestes, comme W. Ainsworth qui, après d'assez brillants débuts, voit sa diffusion se limiter aux couches populaires, ou Lady Fullerton, que son inspiration confine dans la prose édifiante. Deux ans plus tard, Alexandre Mauron, qui est également enseignant à Genève, procure la traduction de deux fragments littéraires, l'un de W. Irving, et l'autre de Dickens<sup>46</sup>. L'intérêt majeur des romanciers anglais, note Verchère, tient à leur sens du «positif» qui les préserve de l'exaltation grandiose propre aux Français. Ils savent peindre le cœur humain dans des situations communes, et leur conscience religieuse s'inscrit dans les actes du quotidien. La littérature italienne n'apparaît qu'à une reprise, mais à la faveur du vaste panorama présenté par L. Cicconini<sup>47</sup>, qu'introduit son traducteur A. Daguet en des termes symptomatiques: s'il est loisible à une revue nationale comme *L'Emulation* de regarder au-delà de ses frontières, elle choisira, dans les littératures d'ailleurs, ce qu'elles ont de spécifiquement national et populaire. C'est ainsi qu'à l'image de Niccolini et de Manzoni, qui ont puisé en Chateaubriand l'inspiration de leurs œuvres singulières, les auteurs suisses deviendront un ferment pour leur propre culture. Le traducteur, apparemment très interventionniste – «J'ai tâché de rendre des idées utiles et applicables à la littérature helvétique» –, multiplie les commentaires marginaux susceptibles de valoriser le nécessaire ancrage de la poésie dans les préoccupations concrètes d'un peuple donné.

De telles affirmations reviennent avec plus d'insistance encore à propos de la littérature allemande ou alémanique. A défaut d'examiner ici, de Heine à Schiller,

43 Officier polonais qui, après avoir participé à la Guerre d'Indépendance d'Amérique, tenta en vain de libérer son pays de l'oppression étrangère.

44 1841-42, 11, p. 7-8.

45 «De quelques romans anglais contemporains», 1853, p. 366-369.

46 «Le Spectre fiancé», 1855, p. 161-176 ; «Un orateur de salon public», p. 225-230. Ce second exemple, emprunté à la première œuvre publiée du romancier, *Sketches by Boz*, mentionne encore le pseudonyme adopté par le jeune Dickens: «traduit de 'Boz' Dickens».

47 «Des phases diverses de la poésie italienne et de sa mission actuelle», 1846, p. 201 sq.; p. 225 sq. Luigi Cicconi (1804-1856), poète et dramaturge du *Risorgimento*, dont l'œuvre est aujourd'hui en grande partie perdue, a été très apprécié en France, notamment par Lamartine.

de Goethe à Jean Paul, les manifestations multiples de la culture germanique dans *L'Emulation*, nous nous arrêterons à quelques exemples particulièrement susceptibles d'illustrer cette tendance. Gotthelf, le chantre du pays bernois que traduisent successivement Buchon et Daguet, est salué par ce dernier, avec Pestalozzi, Zschokke et Wyss, l'auteur du *Robinson suisse*, comme un modèle de la tradition populaire et didactique qui fait la valeur de l'esprit confédéré<sup>48</sup>. Le poète bâlois Hebel, que lit l'Allemagne entière, et dont Buchon traduit un recueil, revivifie une tradition littéraire en voie d'épuisement: «Cette délicieuse bonhomie, cette inépuisable jovialité qui n'étonne, ni ne frappe comme l'esprit quintessencié des salons, mais qui vous inspire un plaisir doux et tranquille, de même que la fleur des prairies», note Sciobéret au sujet du poète de la réalité paysanne, dont Buchon, à en croire son critique Ed. Mathey, n'a su rendre si habilement les vibrations du dialecte bâlois que parce qu'il s'est lui-même reconnu dans une telle inspiration<sup>49</sup>. Berthold Auerbach, le romancier populaire de la Forêt Noire, que traduit également Buchon, répond aux mêmes valeurs. Alors que la littérature allemande, après Goethe et Schiller, s'est reprise à imiter l'étranger, Auerbach est demeuré fidèle au génie de sa nation: «Son héros, c'est le peuple, la *vile multitude*; le peuple qui, non content d'avoir sa place au forum, fait mine d'envahir aujourd'hui le domaine du beau». Le ton délibérément sarcastique de Sciobéret n'enlève rien à l'enthousiasme de son approbation<sup>50</sup>.

Conformément à sa mission civilisatrice, *L'Emulation* ne répugne pas, selon toute évidence, à introduire son public à ce qui vient d'ailleurs. Cependant, l'expérience de l'altérité n'a pas sa fin en elle-même. Elle n'est féconde que dans la mesure où elle ramène le regard à sa propre identité. On comprend mieux, sous cet angle, la stratégie peut-être à peine consciente qui, à une littérature française culturellement trop proche, substitue l'exotisme du paysage et la distance linguistique. On ne se reconnaît bien que face à la différence confirmée. Cependant, cette mise en valeur des qualités nationales que chacun est appelé, dans sa propre patrie, à assumer, s'accompagne fréquemment, nous l'avons vu, d'une célébration du «peuple». Terme ambigu s'il en est, dont les connotations géographiques et historiques s'accompagnent d'une dimension sociologique, qui n'échappe évidemment pas à la conscience politique de Daguet et de ses amis. Cette articulation sensible entre l'idéal patriotique et l'idéal populaire revient avec une insistance toute particulière dans la seconde *Emulation*.

A travers la diversité des thèmes abordés, on retrouve en permanence, à partir de 1852, certaines



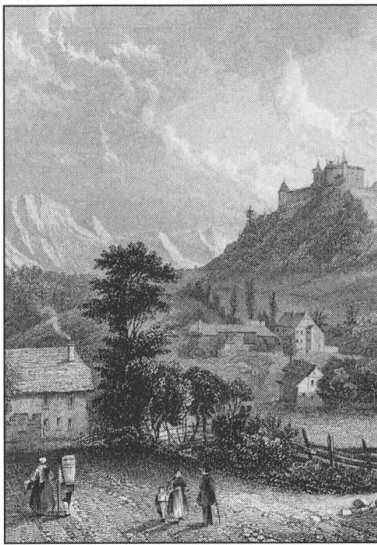
Jeremias Gotthelf (1797-1854)

<sup>48</sup> 1852, p. 65-74.

<sup>49</sup> 1853, p. 58; p. 280-283.

<sup>50</sup> 1853, p. 57. Les italiques sont de l'auteur.





Aux environs de Gruyères. Gravure  
Frommel, Carlsruhe im Kunst-Verlag,  
vers 1850.

discussions de principe qu'il est assez aisé de rattacher aux prédilections littéraires de la revue. Au premier chef intervient l'éloge d'une inspiration populaire, dont nous venons d'observer la mise en œuvre dans les illustrations poétiques et dans le répertoire des modèles étrangers. Les nouvelles rustiques de P. Sciobéret apparaissent exemplaires à cet égard. Dans sa recension de *Martin le scieur*, M. Buchon encourage l'auteur à poursuivre dans sa voie, en éliminant plus radicalement encore toute référence à la culture classique pour peindre avec plus d'authenticité la réalité gruyérienne. Puisse le conteur se dissimuler un jour derrière une porte d'auberge pour mieux prendre en compte la manière dont ses œuvres sont reçues par les villageois auxquelles elles sont destinées<sup>51</sup>. L'amalgame établi entre l'inspiration régionale et le niveau social des lecteurs est ici manifeste. Le romancier gruyérien n'aurait certes pas récusé une telle association, lui qui, dénonçant dans une mercuriale ironique le mépris de l'*establishment* fribourgeois à l'endroit des hommes de lettres, constate que, dans ce pays, la seule compréhension qu'un écrivain est en droit d'attendre vient de «l'homme du village et des petites villes, moitié ouvrier, moitié agriculteur, espèce de transition entre le prolétaire et le propriétaire; c'est la seule classe où l'on lise généralement, et c'est aussi la plus intéressante de la société fribourgeoise; celle qui produit le plus de talents, celle que les étrangers aiment»<sup>52</sup>. A propos des *Scènes de la vie gruyérienne*, Louis Bornet revient à son tour sur la parfaite adéquation entre un style et ceux qui sont appelés à le goûter: «Les scènes gruyériennes de M. Sciobéret sont heureusement arrivées au port où elles tendaient, c'est-à-dire dans les villages et les hameaux, entre les mains du campagnard fribourgeois et surtout chez l'humoristique (*sic*) paysan de la Gruyère»<sup>53</sup>. A la clef de cette compréhension mutuelle entre l'écrivain et son public figure, si l'on en croit Bornet, la manière «réaliste» dont se réclame Sciobéret. Cette remarque introduit le discours critique dans une perspective nouvelle, où se croisent une réalité sociologique et une option stylistique.

Buchon, que ses liens d'amitié avec Champfleury ont introduit à une approche plus théorique du fait littéraire, avait déjà ouvert la voie à une réflexion de ce genre. A propos précisément des *Contes d'été*, que vient de faire paraître en 1853 le héraut de l'école réaliste, il s'engage dans une évaluation comparée des styles romantique et réaliste, et cela à la lumière du parallèle désormais usuel opposant le romantisme au classicisme. La théorie de Buchon peut surprendre par sa rigidité: alors que le classicisme est l'expression de la monarchie, le romantisme correspond au régime parlementaire. Romantisme et parlementarisme ont en

51 «Causeries littéraires», 1854, p. 83-96.

52 «L'homme de lettres à Fribourg», 1855, p. 1-6 (p. 5).

53 1854, p. 248-250.

effet ceci de commun qu'ils concentrent l'un et l'autre toute leur énergie dans la négation de la doctrine – esthétique ou politique – qui les précède. Seul le réalisme, et la « Démocratie pure » dont il est le pendant, sont en mesure de dépasser cette attitude de défiance. Sans doute le romantisme marque-t-il un progrès par rapport à l'âge classique. Même si « les cathédrales et les châtelaines » dont il s'affuble trop souvent n'ont pas plus de rapport avec la vie réelle que les artifices de la mythologie antique, il présente l'avantage insigne de se tourner vers le « passé national ». Mais le réalisme est seul en mesure d'accomplir pleinement cette vocation essentielle de la littérature. Non parce qu'il fonde une école nouvelle, mais parce qu'il correspond à la vérité artistique par excellence. A preuve, tous les grands écrivains ont été réalistes: « Homère, Luther, Rabelais, Molière [...] n'ont même été grands que parce qu'ils étaient réalistes, c'est-à-dire *nationaux*, c'est-à-dire *spontanés* »<sup>54</sup>.

Nous sommes donc en présence d'une sorte d'équation récurrente dans l'esprit des principaux animateurs de *L'Emulation*, au gré de laquelle s'alignent trois notions décisives: l'inspiration patriotique ou régionale, la vocation populaire de la littérature et l'option stylistique réaliste. En arrière-plan d'un credo poétique aussi clairement affirmé se devine la fameuse question de « l'art pour l'art », que Théophile Gautier avait soulevée quelques décennies auparavant dans la préface provocatrice de *Mademoiselle de Maupin* (1835). Or Alexandre Daguet revient à plusieurs reprises sur cette alternative entre une démarche artistique trouvant en elle-même sa seule raison d'être, et une pratique des arts subordonnée à des intérêts qui la dépassent. Dès l'été 1838, il est invité, avec ses amis de la naissante Société d'Etudes, à la réunion que tiennent à Avenches les Zofinguiens de Vaud, Berne et Neuchâtel. Dans l'enthousiasme qui domine cette première brèche à leur isolement, les Fribourgeois entrent dans une dispute animée avec les belletriens lausannois, emmenés par le poète Henri Durant, sur la part à accorder à la littérature nationale au prix d'une inspiration plus universelle: « M. Durant soutenait la thèse de Hugo, de l'art pour l'art, M. Daguet lui opposait son *idéal favori d'une littérature nationale* »<sup>55</sup>. Cette controverse, le rédacteur de *L'Emulation* la rappelle quelque dix ans plus tard en marge des propos de Cicconi estimant que « le plus grand des écrivains est celui qui se fait peuple ». Allégation que se serait bien gardé de cautionner, par exemple, un Goethe, dont Daguet, qui se fait tout à coup l'avocat du diable, cite les propos bien plus nuancés: « Tu seras assez patriote quand tu auras répandu dans ta patrie le goût du bon et du beau »<sup>56</sup>. Semblables hésitations suggèrent que l'option pour une littérature résolument

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 90. Nous soulignons. Il est à noter que, dans son pamphlet *Racine et Shakespeare* (1823), Stendhal prouvait déjà que tous les grands écrivains étaient ... romantiques.





Charles Dickens (1812-1870)

nationale ne s'est affirmée que progressivement, chez Daguet et ses compagnons, à travers les remises en cause et les débats. En 1854 cependant, les doutes semblent définitivement dépassés. L'éloge du doyen Bridel qu'entreprend Daguet à l'occasion de la biographie de Louis Vulliémien est l'expression limpide d'un idéal mué en certitude. Modèle achevé de l'homme de lettres helvétique, Bridel doit sa popularité «*non point à une supériorité quelconque dans le style ou dans l'art d'écrire, mais à son amour ardent pour le pays, constant objet de toutes ses affections et de toutes ses recherches, et au don qu'il avait de s'identifier avec les mœurs populaires, et de les peindre au vif*»<sup>57</sup>. Cette approbation sans mélange est au moins aussi révélatrice, quant aux choix littéraires de *L'Emulation*, que les réserves multipliées à l'adresse du jeune Eggis.

La vocation «littéraire» de *L'Emulation* semble donc bien, en un certain sens, aller à contre courant du projet d'ouverture culturelle sur lequel la revue fonde sa raison d'être. Autrement dit, le Fribourgeois que l'on invite, en tout autre domaine, à rejoindre les progrès techniques du monde qui l'entoure, devra se contenter de déposer au rayon «belles-lettres» de sa bibliothèque les produits de l'esprit populaire et patriotique.

Cette conclusion dichotomique appelle toutefois quelques nuances. D'abord, comme nous l'avons constaté, la distinction entre les œuvres recommandées et celles qui le sont moins n'équivaut nullement à une rupture entre la Suisse et l'étranger. Le génie national est au contraire goûté chez des auteurs comme Gogol ou Dickens, qui n'ont en soi guère d'atomes crochus avec les Sciobéret et les Buchon. Mais l'avantage de ces perspectives plus lointaines est de mettre entre parenthèses les grands auteurs français, dont l'absence caractérisée est peut-être avant tout l'équivalent d'une présence en creux.

En effet, que représente la littérature française pour ces jeunes gens doublement isolés, puisque tenus à l'écart dans leur propre province, sinon un modèle écrasant? Ils sont trop peu «littéraires», au sens restreint de ce terme, pour tenter le défi d'une carrière essentiellement vouée à l'écriture. D'autant que la littérature d'expression française est à Fribourg une réalité récente, qui «ne date que d'une vingtaine d'années», et dont l'affirmation a été concrétisée par les débuts de la Société d'Etudes<sup>58</sup>. A la compétition impossible, il vaut donc mieux préférer l'espace limité où l'on parviendra à réaliser pleinement son identité. Dans cette optique, l'exemple des auteurs alémaniques – Hebel, Gotthelf, mais avant eux Bodmer, Haller, Gess-

<sup>55</sup> A. Daguet, «Notice sur la vie et les travaux de la Société d'Etudes de Fribourg...», «Histoire ancienne», 1854, p. 9. Nous soulignons. Si Hugo n'est pas à proprement parler l'initiateur de cette théorie, il peut, aux yeux de ses lecteurs, en apparaître comme un des porte-parole, en raison de son crédit dominant et de sa propension à accueillir des idées disparates.

<sup>56</sup> Art cit., 1845-46, p. 228-231.

<sup>57</sup> Art. cit., 1854, p. 370. Nous soulignons.

ner – qui ont su, dans leur relation avec la culture allemande, jouer la carte de leur particularisme, semble avoir impressionné les rédacteurs de la revue fribourgeoise<sup>59</sup>. N'est-ce pas en cultivant intensément le modeste lopin de son héritage propre que l'on se donnera, finalement, les meilleures chances d'exister?

Envisagée dans ce contexte, la fameuse «querelle des *Tseвреis*», dont on lira l'analyse dans ce recueil, ne relève plus du tout de l'anecdote. Elle traduit moins un réflexe réactionnaire qu'une prise de conscience de la valeur d'une identité nationale, qu'il appartient à l'élite culturelle de développer, de célébrer et de transmettre. La mise à l'écart des grands écrivains français du moment n'équivaut donc nullement à la prétention de les désavouer, ni même de remettre en cause leur naturelle suprématie. Mais il faut naturellement établir les priorités, et la vocation d'une revue confidentielle aux destinées incertaines n'est pas de refaire à la baisse ce que l'on trouve beaucoup mieux ailleurs. Telle est la logique parfaitement crédible que reflètent les choix en apparence toujours unanimes des rédacteurs. Que la double acception du concept de culture «populaire» ait, par surcroît, flatté leurs tendances politiques, ne pouvait que conforter ce parti pris en faveur des chantres de la patrie. Le seul ennui, dans un système d'idées aussi cohérent, est qu'il risque assez tôt de se transformer en principe d'orthodoxie. A tant priser le doyen Bridel, n'en vient-on pas insensiblement à condamner, en Etienne Eggis, le seul Fribourgeois qui, à cette époque, a préféré les risques de la lyre aux sonorités rassurantes de la musette?

**Beaux comme ces héros que  
l'on voit dans les rêves,  
Deux vieillards au grand front,  
sous le ciel large et bleu,  
L'un vers l'autre penché, cau-  
saient au bord des grèves;  
L'un c'était l'Océan et l'autre  
c'était Dieu.**

**Etienne Eggis**

**58** DAGUET, A.: «Notice sur ... la Société d'Etudes», art. cit., 1854, p. 97.

**59** «Empreinte d'un [...] esprit plus national, la Suisse allemande se faisait déjà une place à part dans la littérature d'outre-Rhin», remarque Daguet dans sa *Revue des principaux écrivains de la Suisse française*, 1857, p. 2.